Chronique

UNE COUR D'AMOUR AU LAOS

Saïgon, janvier 1933.

« Vous verrez, m'avait-on dit. La pluie convient au charme mélancolique de Hué. Mais dès que vous serez au Laos, vous aurez beau temps. »

Je ne connaissais du Laos que sa renommée : un peuple souriant, borné dans ses désirs, facile et peu enclin au travail. Le pays s'est de lui-même remis à la France, et il n'y a, entre les Laotiens et nous, aucun souvenir violent. Enfin, le gouverneur général Pasquier, qui administre l'Indochine avec une ferme sagesse et une activité clairvoyante, voulait bien me permettre de l'accompagner dans ce pays où on ne va guère.

Comme on me l'avait annoncé, dès que nous eûmes passé la frontière de l'Annam, le temps changea. Nous avions quitté Hué sous les nuages, et nous nous élevions dans une brume assez froide. Le Laos atteint, le ciel devint bleu. Personne ne s'en étonna. Dès le premier village, j'eus une vision du pays. Le peuple entier bordait la route. Hommes, femmes, enfants, attendaient. Ils pouvaient sembler assis sur les talons, ou agenouillés, au gré de l'observateur. En réalité, ils ont inventé la prosternation confortable. Des deux mains ils présentaient un bol, une assiette, un plat, quelquefois doré et travaillé, quelquefois de fer émaillé, qui contenait une fleur. D'autres tenaient simplement la fleur entre leurs mains jointes. Les fleurs étaient souvent le calice blanc du frangipanier, ou la crête grenat de l'amarante, ou du trèfle blanc, ou de délicieuses grappes d'orchidées entre blanc et mauve.

Quelquefois aussi l'offrande comportait de petites bougies de cire jaune. Les chasseurs de ruches vont chercher cette cire au haut des arbres, qui ont presque tous des fûts très droits et très lisses. Ils plantent dans l'écorce, de façon à atteindre légèrement l'aubier, ni trop ni trop peu, des chevilles qui leur servent d'échelons. Immunisés par l'habitude contre les piqûres, ils trouvent dans les hautes branches les gâteaux de cire et de miel, et les lancent à terre. Le miel est méprisé. Mais la cire forme tous ces menus cierges votifs, parcourus d'une mèche de coton.

Le gouverneur général passe et prend ces offrandes qui signifient la soumission. Il serait grave d'omettre, ou de refuser, ou de jeter une de ces fleurs. Son officier d'ordonnance, le charmant capitaine Brusseaux, son chef de cabinet, M. Norre, aident à la cueillette. Quelquefois, au dernier rang, une femme pousse un enfant qui tend éperdument son bouquet. Les hommes sont d'un côté, les femmes de l'autre, et plus loin les enfants. Il y a de certaines préséances selon l'âge, et peut-être selon la fortune. La tête de file est faite par des matrones considérables, puis à mesure qu'on parcourt ces files agenouillées les visages deviennent jeunes, regardent de coin, se détournent. Les fleurs sont mises dans de grands plateaux et versées de là dans les voitures.

Nous arrivons ainsi, vers le coucher du soleil, au bord du Mékong, à Savannaket. Le point est important, et, devant la résidence, c'est tout un peuple que nous trouvons rangé en demi-cercle sur les talons et sur les genoux. Mais après la remise des fleurs, une autre cérémonie nous attend. A la résidence, au fond du vestibule, des fauteuils ont été assemblés pour nous derrière trois édifices compliqués, où il y a des fleurs, mais aussi des gâteaux en forme de fleurs, faits avec de la farine de riz teinte en rouge. Au milieu de tout cela, des galettes plates, des œufs cachés comme dans un nid et de petites tresses de coton blanc. Tout un peuple est à genoux. Au premier rang, les fonctionnaires indigènes. Ils portent des dolmans de coutil blanc avec les parements officiels, noirs et brodés en or de branches de gui. En guise de pantalon, ils portent le sampot, cette pièce de satin qui est ramenée entre les cuisses et renouée à la ceinture, comme la chiripa des gauchos. Ce semblant de culotte en satin vert ou cuivre, et les bas qu'on voit jusqu'aux genoux, donnent à ces Asiatiques une apparence de déguisement Louis XV. Les poitrines sont chargées de décorations.

Un vieillard qui est au premier rang commence à chantonner des prières, à genoux et les mains jointes. La musique fait bizarrement penser à celle de notre office des Ténèbres. Le public dans la même attitude répond une sorte d'Amen. Puis, toujours sur les genoux, le personnage considérable qui a chanté, couvert d'ordres et de plaques, s'avance devant le gouverneur général. Il porte ses mains jointes à son front et s'incline. Alors commence une étrange cérémonie. Le gouverneur général tient la main ouverte, la paume en haut, et son voisin lui soutient le bras. Alors le Laotien lui remet une fleur; puis il détache des bouquets un fil de coton et le lui noue autour du poignet en murmurant une incantation. Et il s'incline encore. Pendant ce temps résonne un instrument fait en longues tiges, une sorte d'orgue portatif, qui a le son nasal et fort de la flûte de roseaux. Il joue un thème simple, une sorte de motif ornemental qui se répète sans fin. C'est maintenant une vieille femme qui s'avançant à genoux met un œuf dans la main du gouverneur, en riant, en chantonnant mille souhaits de prospérité, en nouant un second fil de coton. Chacun de nous a bientôt son offrande dans la main, fleur, gâteau, œuf, et son lien autour du bras. Pour que le vœu ait son effet le fil doit être gardé sept jours. Je crois qu'on peut le brûler. Sous aucun prétexte il ne doit être coupé. La cérémonie s'appelle un bassi.

Cependant, tandis que le résident, M. Detrie, nous reçoit, une fête s'organise devant la résidence, ou plutôt, selon la coutume laotienne, une cour d'amour. La vaste esplanade est garnie de deux files d'abris illuminés. Dans chacune de ces tentes, les filles se tiennent assises les unes à côté des autres, serrées comme des pigeons sur un perchoir. Devant elles les garçons sont pareillement accroupis. La musique joue. Le plus faraud s'adresse à la plus belle, et chante en improvisant. Vous devinez quel est le thème de ces déclarations. Les paroles, me dit-on, en sont à la fois vives, mais enveloppées. Le chanteur, ne se permet que l'allusion et, dans beaucoup de liberté, il n'y a point de grossièreté. La jeune fille répond avec dédain. Le jeune homme insiste. C'est la chanson de Magali qui recommence.

La scène est bien curieuse à observer. Sous la lumière vive, les jeunes filles, serrées les unes près des autres, gardent l'attitude la plus indifférente. Leurs figures rondes, la courbe de leurs yeux noirs, leurs regards absents, le souverain détachement avec quoi elles laissent parvenir jusqu'à elles ces vaines paroles, font la plus plaisante des comédies. Leur costume est charmant : une jupe attachée de côté, une blouse claire, et là-dessus une écharpe claire en sautoir. Les jeunes gens les pressent de leurs souhaits, étendent les bras, se rapprochent peu à peu. Nous voyons à contre-jour la longue tortue que forment leurs dos penchés. A un mot heureux, les applaudissements éclatent. Mais si ardente que soit cette cour publique, si enveloppants et si proches que soient ces gestes, on dit qu'ils ne vont jamais jusqu'à effleurer ces filles immobiles.

Savannaket est au bord du Mékong, que le couchant teint de rouge. Le lendemain, nous sommes partis à travers l'éternelle forêt-clairière pour un endroit nommé Saravan. La journée s'est passée aux mêmes cérémonies. Mais elle a été marquée par une visite dont je voudrais dire un mot au lecteur. Nous l'avons rendue à un ancien résident, M. Vitry, qui tant il aime le pays, s'est fixé au Laos. J'ai trouvé un homme de l'aspect le plus jeune, la figure nette et régulière, qui a été un grand constructeur de routes et qui dans sa retraite est grand chasseur. Il vient de faire un « triplé » d'éléphants, ce qui peut passer pour un joli coup de fusil. Les rabatteurs ramenaient un troupeau où l'on avait compté dix-sept éléphants, à travers un bois d'où les bêtes ne pouvaient débûcher que par deux sentiers. M. Vitry installa son pliant à cent mètres du bois, à distance égale des deux issues, et attendit, tranquillement assis. En effet, les bêtes effrayées par les traqueurs, apparurent au galop par l'une et l'autre porte. Mais, ce qui n'était pas prévu, les deux troupes tendirent aussitôt à se rejoindre, c'est-à-dire qu'elles chargèrent ensemble dans la direction de M. Vitry. Celui-ci ne bougeait pas, sa carabine en travers sur les genoux. Les éléphants arrivent à cinquante mètres, il est toujours immobile. Enfin, à trente mètres, il épaule, abat en deux coups deux vieilles femelles dont la stature dominait le troupeau, recharge, et du troisième coup fait tomber un mâle à défenses. Le reste se disperse. La scène avait duré sept secondes. M. Vitry habite, à l'endroit où un fleuve tombe en cascade, dans un paysage enchanté, une maison qu'il a construite sur le type des maisons laotiennes, c'est-à-dire sur pilotis, mais grande et meublée avec un goût charmant. Les décors de boiseries et d'enduits, et jusqu'à l'atelier où il travaille témoignent d'une invention et d'une adresse mêlées à je ne sais quel besoin d'élégance au fond de cette brousse. M. Vitry reçoit les nouveaux livres. Par eux et par les revues, il suit dans la solitude le cours de l'esprit. Il est impossible de voir une intelligence plus vive et mieux disciplinée. Sans ambition que vivre la vie qu'il s'est choisie, il a refusé un poste de résident supérieur. C'est dans cette liberté qu'il est son maître. Il est charmé du Laos, il n'est point diminué ni asservi.

Saravan, où nous avons couché, est aussi une résidence imitée d'une maison laotienne. Pour la première fois, la nuit, j'ai entendu le *hop!* impérieux du tigre, différent de toutes les autres voix, grave et brutal. Le tigre et la panthère sont les hôtes familiers de ces forêts. Quelqu'un me dit en avoir, étant en automobile, rencontré un sur la route. L'animal a pris le petit galop, en se retournant parfois la gueule ouverte comme on le voit dans les ménageries. L'automobile étant découverte et la situation devenant délicate, celui qui me racontait l'histoire a pris le parti de corner. A ce bruit, l'animal s'est détendu d'un seul mouvement, avec une grâce et une force incomparables, comme dans un film au ralenti, et d'un bond il a disparu dans la forêt.

Il y a, au sud de Saravan, un plateau en partie volcanique qu'on appelle le plateau des Boloven, qui a été, et qui est encore en partie un repaire d'insoumis. Nous l'avons traversé le troisième jour. A Pak-Song, la population attendait, selon l'usage, avec des fleurs. Mais sur ce plateau, haut de près de mille mètres, on voyait bien que la race laotienne était remplacée par une population plus dure et plus rustique. Les hommes étaient vêtus à l'européenne de pantalons, de chemises et de vestons blancs ou rayés, qui sont, me dit-on, des cotonnades du Siam voisin. Ces populations n'enterrent pas leurs morts. Ils les placent dans des petites maisons élevées sur des perches et réunies en cimetières.

Autant la montée du plateau est abrupte, autant la descente en est douce. La route descend de huit cents mètres sans faire un lacet. Et elle aboutit à Pak-Sé, où nous aurons notre dernière vision du Laos. Là encore un bassi est célébré. Mais cette fois, il est accompagné de discours. Le gouverneur général a pris la parole, et il a recommandé aux Laotiens, en style paternel, de conserver leur sourire aimable et doux, mais de montrer aussi du goût pour le travail. Après quoi, il a demandé à la population si elle désirait quelque chose. La réponse a eu de quoi étonner même un homme qui a l'expérience des hommes. Ce peuple sage a répondu qu'il ne désirait rien.

On m'a conté un autre trait de la prudence laotienne. L'adultère est puni par les lois, mais avec clairvoyance. A la première faute, c'est l'amant qui est condamné, et il est vrai qu'on peut le croire le plus coupable des deux. A la récidive, c'est la femme que la loi frappe, car elle ne peut plus plaider la surprise. Mais si pour la troisième fois le même crime est encore commis, cette fois c'est le mari qui est considéré comme coupable. L'expérience ne lui a rien appris. Une faiblesse si invétérée a paru sans excuse au législateur.

HENRY BIDOU.

LA CRISE MINISTÉRIELLE

M. Daladier forme son cabinet sans les socialistes

M. Daladier a été amené au cours de la journée d'hier, fertile en surprises, à constituer son ministère sans participation socialiste.

A 2 heures du matin, après une soirée de pénibles tractations au cours desquelles il a appris le refus des socialistes, suivant de quelques heures leur acceptation, le député d'Orange avait réussi à s'assurer le concours de ses principaux collaborateurs et comptait avoir achevé aujourd'hui avant midi de mettre sur pied sa combinaison qu'il n'a pu échafauder complètement, hier, par suite des atermoiements du parti marxiste.

Après avoir adopté à la fin de l'après-midi par 64 voix contre 17 une motion acceptant la participation à condition que l'action ministérielle s'inspirât « du caractère exceptionnel des circonstances présentes et des directions générales proposées au parti radical socialiste », en juin dernier, par le congrès tenu à la salle Huyghens, les socialistes dont une délégation avait eu, dans la soirée, deux entrevues avec M. Daladier ont, au cours d'une séance de nuit, repoussé à l'unanimité la participation qui ne leur apparaissait désormais correspondre, dans les conditions indiquées, à leur désir de « livrer une rude et décisive bataille contre toutes les forces d'argent et de réaction ».

On a beaucoup épilogué sur les causes et les conséquences de ce revirement.

Beaucoup pensaient que, dans la majorité qui s'était affirmée au sein du groupe socialiste, après une longue délibération, nombre d'adversaires de la collaboration gouvernementale, à commencer par l'auteur de la motion adoptée, M. Déat, avaient eu simplement pour objectif de ne pas prendre la responsabilité d'une rupture et de la rejeter sur M. Daladier en forçant celui-ci à préciser ses intentions, pour rendre évidentes les divergences de vues entre les chefs radicaux même les plus avancés et les dirigeants socialistes même les plus favorables à la participation.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les événements de la journée ont produit une vive effervescence dans les esprits et qu'ils ont rendu plus précaire encore que par le passé l'existence d'un ministère qui se contenterait d'un soutien intermittent du parti socialiste.

Celui-ci n'a-t-il pas manœuvré aussi avec habileté pour faire la démonstration que la participation demeurait une opération impossible à réaliser même avec le chef du parti radical socialiste qui paraissait le plus apte à y parvenir, afin de mettre un terme désormais à cette sorte de rite auquel chaque futur président du conseil se croit obligé de sacrifier la première journée de ses consultations, à chaque crise ministérielle ?

Il semble, en effet, que loin de vouloir prendre sa part des responsabilités à assumer dans les circonstances difficiles de l'heure présente, comme quelques-uns de ses membres l'ont affirmé, la grande majorité du groupe socialiste n'a qu'un seul désir : celui de revenir le plus rapidement possible dans l'opposition afin de n'avoir pas à s'associer à certaines des mesures impopulaires que le gouvernement, quel qu'il soit, devra prendre pour assurer le redressement financier. Tel est, du moins le sens de la décision prise par les militants de la fédération socialiste de la Seine dans la soirée.

Est-il nécessaire de chercher ailleurs la raison profonde du refus de participation socialiste?

Le cabinet a donc été formé en dehors du parti de M. Léon Blum, et il ne comprendra guère que des membres du parti radical socialiste et quelques représentants des groupes voisins.

Si M. Daladier n'a pas achevé son œuvre et fait publier officiellement, ce matin, au *Journal officiel*, la liste de ses collaborateurs, c'est pour que ses ministres des finances et du budget, MM. Georges Bonnet et Lamoureux n'aient pas à soumettre au Parlement le douzième provisoire mathématique qui doit être obligatoirement voté aujourd'hui même.

Les conversations de M. Daladier

Tandis que se tenait, à la Chambre, la réunion du groupe socialiste, M. Daladier poursuivait activement, au ministère de la guerre, ses conversations.

Il s'entretenait successivement avec MM. Rio, président de la commission sénatoriale de la marine marchande; Maurice Sarraut, président d'honneur du parti radical socialiste; de Monzie, Théodore Steeg, Georges Bonnet, Yvon Delbos, Serre, Nogaro, Martinaud-Déplat, Hulin, Maxence Bibié.

A 18 heures, M. Daladier conférait avec M. Edouard Herriot et, une heure plus tard, avec M. de Monzie.

Sur ces entrefaites arriva rue Saint-Dominique la délégation du groupe socialiste, qui était composée de MM. Léon Blum, Vincent Auriol, Renaudel, Compère-Morel, Bracke, Lebas, Déat et Frossard, députés, et Morizet, sénateur.

A 20 h. 30, les socialistes quittaient le ministère de la guerre, en précisant qu'il s'agissait d'une « simple interruption de séance » et qu'ils devaient revenir à 21 h. 30.

M. Frossard déclara, peu après, que « tout allait dépendre de la nouvelle conversation que les délégués auraient avec M. Daladier ».

La délégation socialiste qui revint à 21 h. 45 ne comprenait plus que MM. Renaudel, Frossard, Vincent Auriol, Lebas, Déat et Morizet. L'entretien avec M. Daladier dura trois quarts d'heure. Quand il fut terminé, les délégués se refusèrent à toute déclaration, M. Daladier ayant décidé de faire un communiqué.

Un communiqué de M. Daladier sur la rupture avec les socialistes

Ce n'est qu'à minuit 50 que M. Daladier fit à la presse une communication qui consacrait officiellement la rupture de ses pourparlers avec les socialistes; en voici le texte :

Le président Daladier a reçu dans la soirée les représentants du groupe socialiste qui lui ont remis la motion votée à la fin de la séance de l'après-midi du 30 janvier. Ce texte est ainsi conçu :

« Le groupe socialiste, appelé à délibérer pour répondre aux offres de participation du président Daladier,

» Après avoir entendu le compte rendu de ses délégués et procédé à un échange de vue très complet,

» Considérant la nécessité d'une réponse immédiate, qui rend impossible la consultation préalable du conseil national du parti,

» Se déclare prêt à accorder sa collaboration au nouveau gouvernement, s'il est bien entendu que l'action ministérielle s'inspirera à la fois du caractère exceptionnel des circonstances présentes et des directives générales proposées au parti radical socialiste, après la victoire commune du 8 mai, par le congrès national du parti socialiste. »

M. Daladier a prié la délégation d'exprimer ses remerciements au groupe socialiste pour la confiance qu'il a bien voulu lui témoigner. Il a ajouté que la dernière partie de cet ordre du jour pouvait prêter à une confusion et, qu'en tout cas, fidèle aux déclarations qu'il avait faites lui-même à la délégation dans leur entrevue de midi, il ne pouvait accepter que cet ordre du jour fût interprété comme l'adhésion du nouveau gouvernement au programme arrêté par le congrès du parti socialiste de la salle Huyghens, au lendemain des élections.

M. Daladier a prié la délégation de faire part au groupe socialiste de cette déclaration loyale.

Il rappelle que, dans sa pensée, le gouvernement doit se constituer sur la base du programme financier approuvé par la commission des finances, et faire face aux nécessités immédiates de la situation qui exige un redressement rapide.

C'est le programme d'action limité aux circonstances présentes qui doit entraîner la collaboration des grands partis de démocratie. C'est ce programme que M. Daladier a exposé, ce matin, à la délégation socialiste. Ce n'est qu'à l'heure où aura été réalisé, et par les solutions envisagées, le redressement financier, qu'il sera possible, et d'ailleurs nécessaire, de passer à l'examen d'un programme de réformes hardies.

Le groupe socialiste, saisi par ses représentants des propositions ainsi formulées dans l'esprit de l'exposé que M. Daladier avait déjà fait, au cours de la matinée, à la délégation socialiste, a déclaré qu'en raison de la divergence des points de vues il n'y avait pas lieu à participation.

Dans ces conditions, M. Daladier, tout en regrettant cette décision contraire à ses souhaits, a entrepris la constitution de son cabinet sur la base même du programme qu'il avait indiqué, dès le matin, à la délégation.

Une déclaration de M. François Albert

Interrogé par les journalistes alors qu'il quittait la rue Saint-Dominique, M. François Albert, président du groupe radical-socialiste a déclaré :

Quand le groupe radical socialiste s'est réuni à 22 heures, on avait la sensation que les pourparlers étaient favorables, sauf une légère divergence sur des questions de forme. A la fin de la réunion, le président Herriot a proposé une motion de confiance à M. Daladier. Elle a été votée à l'unanimité. Or, en sortant de la réunion, nous avons appris par les socialistes que rien n'allait plus. Nous nous sommes alors réunis de nouveau et avons apporté notre sentiment à M. Daladier, lui faisant part de l'émoi général qui régnait chez nos amis.

Le communiqué qu'on vous a lu a été rédigé avant et non après la rupture avec les socialistes...

LES DÉLIBÉRATIONS SOCIALISTES

AUTOUR DES MOTIONS

Pendant près de quatre heures, le groupe socialiste a délibéré hier après-midi sur les offres de collaboration gouvernementale à lui faites par M. Daladier.

A la fin de la réunion de l'après-midi, la motion suivante a été adoptée :

Le groupe socialiste,

Appelé à délibérer pour répondre aux offres de participation du président Daladier, après avoir entendu le compte rendu de ses délégués et procédé à un échange de vues très comblet,

Considérant la nécessité d'une réponse immédiate qui rend impossible la consultation préalable du conseil national du parti;

Se déclare prêt à accorder sa collaboration au nouveau gouvernement s'il est bien entendu que l'action ministérielle s'inspirera à la fois du caractère exceptionnel des circonstances présentes et des directions générales proposées au parti radical socialiste, après la victoire commune du 8 mai, par le congrès national du parti socialiste.

Mais après deux nouvelles entrevues d'une délégation du groupe avec M. Daladier et le compte rendu qui en a été fait au groupe à 22 h. 45, une nouvelle motion a été adoptée. Elle était conçue en ces termes :

Le groupe socialiste, parvenu au terme de délibérations et de négociations délicates et importantes, au cours desquelles il a gardé la double préoccupation des intérêts de la démocratie et de la classe ouvrière;

Remercie le président Daladier des offres de participation ministérielle qu'il lui a adressées dès qu'il a été chargé de constituer le nouveau cabinet;

Il rappelle que, contraint de donner dans un délai très court une réponse définitive, et se trouvant dans l'impossibilité d'en référer au conseil national, il a tenu d'une part, ainsi qu'en témoigne le texte voté par lui au cours de l'après-midi, à faciliter au maximum la tâche du président du conseil, et d'autre part, à respecter et la légalité et la volonté du parti, en demeurant fidèle à l'esprit des résolutions de ses congrès;

Mais après les trois entrevues qu'ont eues ses délégués avec M. Daladier, il est obligé de constater que non seulement sur aucun point d'un programme qui pouvait pourtant se recommander de la tradition républicaine il n'a été possible de trouver une base d'accord, mais que les intentions du gouvernement en matière financière s'écartaient du projet voté par la commission des finances de la Chambre, et qu'enfin et surtout la tendance générale des déclarations faites ne correspondaient pas au désir du groupe qui ne pouvait envisager une participation que pour livrer une rude et décisive bataille contre toutes les forces d'argent et de réaction;

Dans ces conditions, le groupe socialiste unanime a constaté que les conversations engagées avec M. Daladier ne pouvaient plus avoir d'objet et plus que jamais résolu à maintenir contre les forces de droite la majorité républicaine, il se réserve de définir avec plus de précision son attitude parlementaire lorsqu'il connaîtra le programme et la composition du nouveau ministère.

La première de ces motions a été adoptée à la suite d'une longue, confuse mais assez calme discussion au cours de laquelle plusieurs tendances s'étaient affirmées et plusieurs motions avaient été déposées. Elle a constitué une transaction entre les divers textes en présence.

M. Léon Blum avait proposé de s'en référer à la décision d'un conseil national extraordinaire, mais il n'avait pas maintenu longtemps cette position qui rencontrait une hostilité presque générale en raison du désir exprimé ouvertement par M. Daladier de ne pas attendre pour former son cabinet la décision d'un organisme extérieur au Parlement.

Le groupe avait donc manifesté l'intention de passer outre au règlement du parti et de se prononcer lui-même sur la question de la participation.

M. Renaudel, soutenu par M. Compère-Morel, avait déposé une proposition de résolution invitant le groupe à adopter purement et simplement les propositions de M. Daladier.

Mais, de son côté, M. Déat avait suggéré de ne pas statuer sur ces offres sans avoir obtenu, par une nouvelle démarche, des précisions de la part du futur chef du gouvernement sur l'orientation qu'il entendait donner à sa politique et sur la part qu'il comptait faire dans sa déclaration ministérielle au programme socialiste élaboré, lors de la formation du cabinet Herriot, au congrès de la salle Huyghens.

Enfin, M. Frossard avait présenté une autre motion assez semblable à celle de M. Renaudel puisqu'elle comportait une acceptation de la collaboration gouvernementale sous réserve de l'approbation ultérieure d'un conseil national extraordinaire.

Au cours de la discussion, M. Frossard a reconnu que sa motion devenait inutile du moment qu'il serait fait mention dans le texte de M. Déat que le groupe était prêt à accorder sa collaboration. M. Renaudel a admis de son côté qu'on mît au moins comme condition à l'acceptation du groupe que le gouvernement s'inspirât des directions générales du parti. Enfin, à la demande de plusieurs assistants, M. Déat, qui avait d'abord indiqué que c'était la déclaration ministérielle qui devrait tenir compte du programme de la salle Huyghens et des circonstances exceptionnelles, a admis que l'expression « action ministérielle » fût substituée à celle de « déclaration ministérielle », afin de bien marquer que le groupe entendait se mettre d'accord avec M. Daladier, non seulement sur des formules, mais sur une action concertée.

C'est dans ces conditions que 64 membres du groupe ont voté le texte de la première motion, tandis que 17 de leurs collègues votaient contre : MM. Bracke, Barthélemy, Buisset, Graziani, Lagrange, Laville, Lebas, Longuet, Marsais, Masson, Nouelle, Rauzy, Riffaterre, Roche, Thomas, Valière.

Trois absents avaient voté par télégramme pour la participation, et un autre, M. Goujon, contre,

LA SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

Après le compte rendu fait par M. Léon Blum de l'entrevue de la délégation chargée de prendre contact avec M. Daladier le matin, M. Renaudel, l'un des plus fervents partisans de la participation, a pris le premier la parole et l'a conservée pendant près de trois quarts d'heure.

Sa thèse peut se résumer ainsi : il ne faut pas se dissimuler les difficultés de la situation, mais au lieu qu'elles constituent une raison pour le parti de refuser sa collaboration au cabinet en formation, elles doivent au contraire l'inciter à participer aux responsabilités du pouvoir pour imprégner, en quelque sorte, les solutions qui seront apportées de l'esprit et de la doctrine socialistes; beaucoup plus qu'un programme d'ensemble, c'est un plan d'action immédiate qui doit être établi pour régler les problèmes urgents et notamment en vue d'opérer le redressement nécessaire de la situation financière et budgétaire. Une entente est possible entre les partis de gauche, sur les bases du projet élaboré par la commission des finances de la Chambre, projet auquel ont collaboré les deux fractions de la majorité de la commission, et auquel peuvent s'ajouter quelques amendements d'inspiration socialiste.

M. Daladier a l'intention de constituer un gouvernement cohérent s'appuyant sur la majorité qui s'est affirmée depuis les élections des 1er et 8 mai dernier et qui luttera contre les partis de droite. La gravité de la situation importe plus que les questions de doctrine, lesquelles apparaissent comme secondaires dans les circonstances présentes. Il faut donc participer.

Cette thèse, soutenue par M. Compère-Morel, a été combattue par M. Bracke, député du Nord, dont la fédération a toujours été hostile à la collaboration gouvernementale tant que le parti ne serait pas assuré d'une majorité homogène à la Chambre.

M. Bracke a rappelé notamment que le groupe avait voté au congrès de la salle Huyghens un programme minimum et qu'il était nécessaire de s'assurer, avant toute décision, que le plan d'action gouvernementale était bien conforme aux décisions du parti. Dans le cas où un doute subsisterait, le groupe devrait, selon lui, s'en rapporter au conseil national, qui déterminerait en pleine indépendance l'attitude à prendre à l'égard du problème de la participation.

C'est alors que M. Déat et plusieurs de ses collègues ont été d'avis, dans ces conditions, d'envoyer une nouvelle délégation à M. Daladier pour lui demander des précisions sur les points du programme de la salle Huyghens qu'il consentirait à faire siens sinon immédiatement, du moins pour un avenir plus ou moins éloigné. M. Léon Blum a émis des doutes sur l'utilité d'une semblable démarche.

M. Compère-Morel a invité ses collègues à ne pas semer la division dans le parti. Il a rappelé que, hostile naguère à la participation, il s'y était rallié avec l'espoir d'y trouver le moyen de faire aboutir plus rapidement les revendications des classes laborieuse. Il a conclu en demandant au groupe de prendre ses responsabilités, l'assurant que le conseil national, consulté ultérieurement dès le 5 février, l'approuverait certainement.

M. Vincent Auriol, par contre, s'est prononcé plutôt en faveur de la politique de soutien.

M. Ramadier, de même que MM. Lafaye et Longuet se sont ralliés à la thèse de M. Renaudel : accepter la participation pour éviter l'union nationale.

M. Moutet a fait pleine confiance à M. Daladier.

— Il vous appelle à la lutte, a-t-il dit, répondez lui : Présent.

Et c'est dans une atmosphère fébrile où les partisans de la participation se sentaient assurés du succès que le vote est intervenu.

LA RÉUNION DE LA SOIRÉE

A la réunion nocturne, commencée à 22 h. 45, M. Marcel Déat, auteur principal de la motion qui avait été adoptée, a rendu compte des résultats infructueux des deux démarches faites dans la soirée auprès de M. Daladier.

Il a fait connaître que sur le terrain financier et budgétaire l'accord n'avait pu être réalisé avec M. Georges Bonnet, futur ministre des finances, quant aux conditions de réalisation de l'équilibre. Loin de pouvoir faire admettre ses amendements, le groupe était invité en particulier à renoncer à certains points du projet issu des délibérations de la commission des finances, comme le titre à endos, la modification des attributions de la Caisse d'amortissement, etc. D'autre part, M. Daladier demeurait hostile à toute réduction nouvelle des crédits de la défense nationale et avait même montré à l'appui de cette opposition des télégrammes inquiétants sur la situation en Allemagne. Enfin il ne pouvait prendre l'engagement de poursuivre la réalisation de quelques-uns des points du programme du congrès.

Les délégués ont indiqué aussi que la visite de MM. Herriot et Maurice Sarraut à M. Daladier avant leur entrevue de la soirée, leur paraissait avoir contribué au revirement qui s'était produit chez le futur président du conseil.

Celui-ci avait notamment demandé aux délégués de prendre pour base d'accord le texte voté au groupe socialiste, mais en modifiant la rédaction du dernier alinéa de la motion faisant allusion au programme de la salle Huyghens, rédaction qu'il considérait comme une sorte de désaveu à la politique suivie par le gouvernement de M. Herriot, auquel le député d'Orange avait été associé.

En définitive, il est apparu que sur le programme de réalisation immédiate à propos duquel une entente paraissait possible au début de l'après-midi les vues socialistes et gouvernementales se trouvaient en fin de journée trop éloignées les unes des autres pour que la participation socialiste pût être acceptée.

Il n'y a pour ainsi dire pas eu de discussion à la suite du compte rendu de la délégation. Le groupe a résolu presque immédiatement et à l'unanimité d'exposer son refus de collaborer dans un ordre du jour que ses dirigeants ont reçu mission d'élaborer et dont on a lu ci-dessus le texte.

Longtemps après la fin de leur réunion, les députés socialistes sont restés dans les couloirs à commenter les événements de la fin de la journée.

Plusieurs d'entre eux se sont plaints en termes parfois véhéments de l'évolution qui s'était produite dans les intentions de M. Daladier. Les partisans les plus convaincus de la participation, tels MM. Moutet, Uhry, Lebret, Varenne, accusaient le prochain président du conseil d'avoir délibérément empêché la participation d'aboutir et d'avoir rendu ainsi probable une rupture au moins passagère entre les deux fractions de la majorité.

La déception ainsi ressentie et parfois bruyamment manifestée par quelques chefs socialistes était d'autant plus vive que l'espoir d'un accord avait subsisté jusqu'au début de la soirée et que cinq portefeuilles avaient été promis.

Les socialistes expliquaient le revirement qui s'était produit au sein de leur groupe par l'impossibilité où ils s'étaient trouvés de faire toutes les concessions qui leur avaient été demandées par rapport au programme élaboré au dernier congrès de leur parti.

Le député d'Orange avait, disaient-ils, insisté sur la nécessité de ne pas heurter l'opinion publique et sur les difficultés de la situation actuelle qui commandait de prendre de sérieux ménagements.

Les socialistes pensaient au contraire à recourir à des moyens énergiques pour réprimer l'agitation et à prendre des mesures exceptionnelles pour remédier aux difficultés de la situation financière.

Ils estiment que le désaccord qui s'était révélé

FEUILLETON DU *Temps*
DU 1er FÉVRIER 1933

LA MUSIQUE

A L'ACADEMIE NATIONALE DE MUSIQUE : reprise de « Parsifal », drame musical en trois actes, poème et musique de Richard Wagner.

Le mardi 13 février 1883, à trois heures de l'après-midi, Richard Wagner mourait à Venise, dans le vaste appartement qu'il avait loué au premier étage du palais Vendramin.

La veille, au soir, après le dîner, il avait joué au piano, pour la dernière fois, la plainte des tendres et attirantes Filles du Rhin. Sur cette suprême évocation mélodieuse, il était rentré dans sa chambre. On l'entendit, une grande partie de la nuit, marcher dans la pièce.

Le mardi, de bonne heure, il prit son repas du matin en la compagnie de sa femme. Il souffrait visiblement. Un peu plus tard, il s'enfermait dans son cabinet de travail pour continuer son étude, *le Féminin dans l'homme*, dont il avait écrit environ dix pages. A deux heures de l'après-midi, il faisait dire qu'on se mît à table sans lui. Alarmée, Cosima se levait à deux reprises, au cours du déjeuner, pour venir auprès de son mari gémissant. La seconde fois, elle le trouvait en proie à la crise mortelle. Affalé dans son petit canapé pourpre et or, il expirait quelques instants après. Il n'avait pas encore atteint soixante-dix ans.

Pour commémorer le cinquantenaire de cet événement funèbre, l'Opéra a remonté *Parsifal*. Spectacle dévotement accordé aux circonstances et qui s'est déroulé, devant une foule de fidèles, comme une majestueuse messe anniversaire. Edouard Schuré, lié d'amitié avec le maître, avait très bien senti que Richard Wagner avait écrit là son *Requiem*. Au cours des pieuses cérémonies qui se préparent, *Parsifal* a d'abord sa place toute marquée.

A la représentation à laquelle j'ai assisté, Mme Germaine Lubin, malade, avait été remplacée au dernier moment par Mme Lucyle Panys dans le rôle de Kundry. Mme Panys, qui a déjà chanté plusieurs fois le rôle, s'est tirée à son avantage de la périlleuse mission. Elle ne nous offre peut-être pas l'image de « la rose de l'enfer, stryge, charmeuse et vampire de volupté » dessinée par Wagner. Mais elle est tragédienne lyrique vigoureuse, énergique et éprouvée. Le reproche qu'on pourrait lui adresser plus particulièrement est de se montrer trop théâtrale. Richard Wagner, qui détestait les acteurs conventionnels, avait enjoint aux premiers interprètes de *Parsifal* de « s'abstenir de chanter au public ». La cantatrice chargée de figurer la magicienne ne devrait pas négliger cette recommandation formelle.

Dans le rôle de Parsifal, M. Georges Thill ne disposait pas de tous ses moyens — si puissants à l'habitude. A partir de la fin du deuxième acte, il s'est vu obligé de chanter constamment à mi-voix. L'impression produite était des plus rares. La figure du « Simple au cœur pur » en acquérait comme davantage de spiritualité. M. Thill en a d'ailleurs tracé une composition d'un soin extrême. Après avoir été un comédien déplorable, mais doué d'un organe magnifique, il est devenu un artiste dont le jeu ne laisse plus rien à désirer. Dans *Parsifal*, l'harmonie et la juste sobriété de ses attitudes font merveille. Et il nuance si bien son chant que, malgré sa fatigue passagère, le timbre de son ténor continue de nous toucher à l'âme.

M. Marcel Journet détaille chaque phrase du rôle de Gurnemanz avec une maîtrise achevée. Sous les traits d'Amfortas, M. Singher exhale sa douleur avec musicalité et conviction. MM. Huberty et Narçon conservent les rôles de Klingsor et de Titurel, qu'ils ont tenus aux dernières reprises du chef-d'œuvre et qu'ils ont marqués à leur empreinte. Sur le cortège séduisant des Filles-Fleurs planent les purs soprani de Mlles Milly Morère, Holley et Marilliet.

N'épargnons aucune louange à M. Philippe Gaubert, qui s'est égalé, ce soir-là, aux meilleurs chefs d'orchestre wagnériens. Il a communiqué sa brûlante ferveur à tous les instrumentistes dont il disposait. Grâce à lui, l'exécution symphonique a été d'un bout à l'autre magistrale.

Les choristes s'étaient eux-mêmes piqués d'émulation. Jamais ils n'avaient encore chanté avec cette justesse et cette discipline. On se demande ce qu'il y a de changé dans leur formation. De ce côté, la représentation était tout à fait digne d'être comprise dans le programme jubilaire dédié à la mémoire de l'auteur de la *Tétralogie*.

D'autres remarques sont à faire pour ce qui concerne le spectacle en lui-même. On ne saurait consentir à la suppression des panoramas au premier acte ni au dernier, sous prétexte qu'un arrêt dans leur déroulement, pendant une exécution précédente, avait retardé la représentation. On sait quelle importance Richard Wagner attachait à la partie décorative de ses drames. Enlever à *Parsifal* ses tableaux mouvants, c'est restreindre de beaucoup son intérêt scénique, c'est appuyer inutilement sur l'austérité soutenue du chef-d'œuvre. Wagner, qui avait un sens aigu du théâtre, avait ingénieusement paré au danger de son grave poème. Il avait introduit des panoramas dans *Parsifal*, précisément pour retenir l'attention du public par l'effet varié de la mise en scène. Espérons que sur ce point, ses intentions ne seront pas plus longtemps déjouées.

A l'occasion solennelle qui nous réunissait, on aurait pu également rafraîchir, sinon renouveler, le décor et les costumes de la fin du deuxième acte, ainsi que le décor du début du dernier acte.

On aurait enfin souhaité d'avoir, ne fût-ce que par exception, l'audition intégrale de toute la partition. Pourquoi, par exemple, ne nous avoir pas restitué le passage retranché du récit de Gurnemanz? La coupure est, paraît-il, généralement admise en Allemagne. On eût agi avec discernement et respect en la rétablissant aujourd'hui.

Malgré ces imperfections de détail, l'impression de grandeur qui se dégage du chef-d'œuvre reste entière. *Parsifal* est probablement le monument le plus fastueux qui ait été dressé par un artiste à la gloire de la religion. Wagner, qui désapprouvait dans ses écrits « les pompes extérieures » du culte chrétien, se donnait publiquement à lui-même un démenti en ornant d'un tel luxe musical son épopée mystique.

Dans son ampleur et sa magnificence, cette fresque lyrique est comparable aux grands tableaux religieux des peintres de la Renaissance. Pendant l'année qui précéda la mise en train définitive de *Parsifal*, Richard Wagner se retrouvait en Italie. Il ne cessait pas alors de méditer devant les œuvres maîtresses de Léonard de Vinci, de Michel-Ange, de Raphaël, de Véronèse, de Botticelli. Il n'est pas douteux qu'il n'ait été influencé par la manière de ces peintres illustres, et qu'il n'ait essayé de transposer en musique leur art souverain. Il a lutté de sublime avec eux. « L'œuvre d'art, écrivait-il à ce moment, est la religion rendue sensible sous une forme vivante. »

Comme Léonard de Vinci et Véronèse il a voulu, lui aussi, laisser à la postérité une effigie grandiose de la Cène. Aussi bien, c'est durant ses séjours successifs en Italie qu'il a fait le plan de *Parsifal* et parachevé l'orchestration. A Sorrente, il a confié à Nietzsche le scénario. A Palerme, six ans plus tard, il a terminé l'instrumentation, — exactement treize mois avant sa mort. Autour du palais Ruffoli, à Ravello, il avait découvert le jardin des Filles-Fleurs. Le dôme de la cathédrale de Sienne lui était apparu comme le dôme de Montsalvat. Son inspiration finissante s'est réveillée à la lumière italienne.

Il avait rencontré, pour la première fois, à Rome, le comte de Gobineau, qui l'avait passionnément intéressé. Peut-être n'est-il revenu à ses idées bouddhiques qu'à cause de l'écrivain français, orientaliste disert et érudit. Car, dans *Parsifal*, le bouddhisme est étrangement mêlé au christianisme. Jusqu'à la fin, Wagner s'est montré conquis par les théories gobinistes.

MM. Louis Barthou et Guy de Pourtalès, en nous faisant connaître quelques lettres inédites de Wagner, nous ont récemment dévoilé le rôle de Judith Gautier dans l'arrangement et la composition de *Parsifal*. Judith fut, aux yeux du maître, comme le modèle enivrant de Kundry et des Filles-Fleurs. Elle envoyait à Bayreuth des satins et des flacons d'odeur qui aidaient au travail du grand musicien et échauffaient son imagination.

« Je veux du satin, lui écrivait Wagner, c'est la seule forme sous laquelle la soie me fasse plaisir, par les jeux si doux de la lumière aux plis. » Et encore : « Vous me faites peur avec vos essences; j'en commettrais des bêtises. En général, je préfère les poudres, parce qu'elles s'attachent plus doucement aux étoffes... De reste, ne pensez pas de mal de moi ! Je suis assez âgé pour me permettre ces enfantillages! » Et enfin, tout en nous fournissant un renseignement précieux sur son drame sacré : « ...Mais non, encore une chose : je veux avoir pour ma chaise longue une couverture toute belle et extraordinaire que j'appellerai « Judith ». Ecoutez, tâchez de trouver une de ces étoffes de soie qu'on appelle *lampas*, ou comment ? Fond satin jaune — le plus pâle possible — parsemé d'un tissu de fleurs roses... Tout cela pour les bonnes matinées de *Parsifal*. Ce nom est arabe. Les anciens trouvères ne l'ont plus compris. « Parsifal » signifie *parsi* (pensez aux parsis, adorateurs du feu), pur ; fal : dit fou (fol) dans un sens élevé, c'est à dire homme sans érudition, mais de génie... Adieu, ma plus chère, ma dolcissima anima. — R. W. » On n'a pas oublié que Judith Gautier était elle-même très versée dans les doctrines d'art et de religion de l'Extrême-Orient, et répondait par là aux préoccupations de Wagner. Elle surveillait à l'époque une traduction en français de *Parsifal* dont s'était chargée Cosima Wagner. Qu'est devenue cette traduction ? Elle remplacerait avec avantage l'adaptation barbare jouée par l'Opéra.

Les sources supérieures de *Parsifal* doivent-elles donc être toutes recherchées dans les livres de sagesse de l'Asie? Non pas. Ce dernier chef-d'œuvre se présente extérieurement comme un poème mystique de chevalerie apparenté à *Lohengrin*, *Tannhæuser* et jusqu'à *Tristan et Isolde*. Wagner y traite une fois de plus le drame entre la chair et l'esprit qui l'avait toute sa vie absorbé. Malgré son apparence liturgique, *Parsifal* est pour ainsi dire greffé sur ses œuvres précédentes. La figure du « chaste fol » est une réplique de celles de Lohengrin, de Tannhæuser et de Siegfried. Klingsor a renoncé à l'amour comme Albérich. Amfortas est déchu comme Brunehilde de sa puissance pour son péché d'amour. Gurnemanz ressemble autant à Wotan qu'à Kurwenal. Les Filles-Fleurs sont les sœurs enamourées des Ondines rhénanes de la *Tétralogie*. « Kundry seule, écrit M. Guy de Pourtalès, dans ce dernier drame de Wagner, apparaît comme une création neuve et énigmatique. » Mais la bizarre enchanteresse n'est-elle pas elle-même une pittoresque réincarnation d'Ortrude ?

Ainsi, dans sa tragédie finale, le célèbre musicien saxon a fait ressurgir ses personnages favoris, à peine masqués. On reconnaît leurs ombres fatidiques qui se sont en quelque sorte, réunies autour du chevet du vieux maître qui allait bientôt mourir. Ses héros, comme lui-même, aspirent à la rédemption. Ils songent enfin à leur salut. Les prières qu'ils élèvent demeurent pourtant matière à déclamation, quand tous leurs actes s'écoulent en charité. *Parsifal* est la porte ouverte sur le ciel pour les habitants du monde furieux imaginé par Wagner.

N'est-ce pas Wagner qui se réfléchit proprement en chacun de ses héros ressuscités ? Ne leur prête-t-il pas inlassablement sa personnalité orageuse et, désormais, moins tourmentée ? Ne souffre-t-il pas de la même blessure inguérissable et secrète qu'Amfortas ? N'éprouve-t-il pas les mêmes remords que Kundry? Ne continue-t-il pas d'être un sorcier aussi cruel que Klingsor? Combien vivement, à son déclin, il a senti la misère de sa grandeur ! Quel farouche retour sur lui-même !

Jusque dans la musique il a voulu reprendre certains thèmes de *Lohengrin*, du *Tannhæuser* et du *Crépuscule des dieux*. En construisant sa vaste cathédrale sonore, il n'a voulu utiliser que ses matériaux habituels et ne l'a peuplée que de ses fantômes familiers. Il n'a modifié que légèrement son genre audacieux. Il a appliqué les principes et reproduit les formules dont il s'est toujours servi. L'effet auguste qu'il a obtenu dans *Parsifal* provenait encore de son ancien art des grandes combinaisons théâtrales.

Il y a une dizaine d'années, j'avais tenté d'analyser ici même l'ultime partition du vieux mage allemand. J'avais voulu résumer l'impression que la génération de musiciens en recevait à l'époque. Les jeunes compositeurs étaient convaincus que le public se libérerait lui-même un jour de l'étreinte de Wagner. Déjà l'un des critiques les plus écoutés de l'école avancée traitait le maître de Bayreuth de « vieille lune ». Une enquête menée dans le monde musical nous révélait les sentiments de défiance ou de dédain que les nouveaux venus professaient pour le wagnérisme. Le temps a passé. On n'a jamais joué plus souvent les drames altiers de Richard Wagner, on n'a jamais été plus engoué de leur romantisme hautain. Les dernières représentations de *Parsifal* à l'Opéra sont à cet égard singulièrement significatives. Le génie impérieux de Wagner a encore gagné en rayonnement.

Je vois comme un signe dans le fait que, quelques heures avant sa mort, Wagner n'ait eu sa pensée remplie que par la plainte des Filles du Rhin. Il est impossible que l'enchanteur qui avait une divination si profonde de toutes choses n'ait pas pressenti les approches de sa fin. Que sa pensée suprême soit allée au chant flexible et voluptueux des Ondines, que, le matin même de son trépas, il ne se soit occupé que d'une étude sur le complexe féminin, cela n'est-il pas révélateur de l'état de son âme ? Ses ambitions d'artiste-prêtre, son ardeur de repentir et de martyre s'étaient évanouies. Il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une fois encore les délices de ce monde.

Ainsi que M. Guy de Pourtalès nous l'a démontré, *Parsifal* a été composé, tout de même que *Tristan et Isolde*, dans une période de sensualité que l'âge n'avait pas éteinte. A la suite de mon article sur *Wagner, Histoire d'un artiste*, il me restait quelques observations à faire sur l'étude que l'auteur de *la Vie de Franz Liszt* a consacrée à Richard Wagner. Je vous avais promis de m'y employer. Je m'en acquitterai dans un prochain feuilleton. En même temps je répondrai à la longue lettre que M. Guy de Pourtalès m'a adressée à ce sujet. L'actualité m'a interdit d'y répliquer plus tôt. Je m'en excuse.

HENRY MALHERBE.